

**WOLFRAM
FLEISCHHAUER**

Torso

roman policier traduit de l'allemand
par Sabine El Sayegh

Jacqueline Chambon NOIR

Extrait de la publication

PRÉSENTATION

Lorsque Martin Zollander, l'ex-policier d'Allemagne de l'Est, découvre un buste de femme sur lequel on a greffé une tête de chèvre, puis, dans un club très spécial, un mouton dont les entrailles abritent un bras féminin, il déplore d'abord l'influence de cette mode gothique d'une certaine jeunesse qui renoue avec le satanisme. Mais grâce aux inscriptions latines qui accompagnent ces étranges objets mi-bête mi-homme, il s'aperçoit qu'ils reproduisent les détails d'une fresque très ancienne illustrant la tyrannie, la fraude et la trahison. Aussi, quand la fille d'un banquier est enlevée, il comprend que l'esthétisme de ces meurtres cache sans doute une affaire plus prosaïque bien que tout aussi sordide.

Wolfram Fleischhauer crée ici un monde parallèle, horrible et merveilleux, baroque et futuriste, où l'on résout les énigmes aussi bien par l'érudition que par Internet. Mais son plus grand talent est de faire vivre des personnages ambigus et attachants comme son commissaire mélancolique et cultivé, ou encore Elin, une jeune femme farouchement écolo qui a grandi dans la rue et nous fait découvrir tout un monde souterrain, complexe et inattendu dans le Berlin des déshérités.

WOLFRAM FLEISCHHAUER

*Wolfram Fleischhauer est l'auteur de huit romans, traduits dans plusieurs langues.
Déjà paru aux Éditions Jacqueline Chambon : Trois minutes avec la réalité (2012).*

DU MÊME AUTEUR

LA LIGNE POURPRE, Lattès, 2005 ; Pocket, 2008.

TROIS MINUTES AVEC LA RÉALITÉ, Éditions Jacqueline Chambon, 2012.

www.wolfram-fleischhauer.de

Titre original :

Torso

© Droemersch Verlagsgesellschaft Th. Knaur Nachf. GmbH & Co. KG, Munich
Cet ouvrage a été proposé à l'éditeur français par l'agence EDITO DIALOG, Lille
Publié avec l'accord de AVA international GmbH (www.ava-international.de)

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN978-2-330-02176-4

WOLFRAM FLEISCHHAUER

Torso

roman policier traduit de l'allemand
par Sabine El Sayegh

Jacqueline Chambon

*Qu'est-ce qu'un rossignol comparé à une action ?
Qu'est-ce que le braquage d'une banque comparé à la création d'une banque ?*

BERTOLT BRECHT

Lorsque à 4 h 37 son portable se mit à sonner, Martin Zollanger était déjà réveillé. Cela faisait plusieurs années qu'il dormait mal, se réveillait la nuit pratiquement toutes les heures, le regard tourné vers le cadran du réveil dont la lumière rouge indiquait invariablement une heure peu amène. Aucun son ne parvenait du Tiergarten encore plongé dans la nuit, et le seul bruit perceptible dans l'obscurité, avant que ne retentisse le bourdonnement de son téléphone portable, était le léger ronflement du chauffage central, uni au faible sifflement de sa respiration.

Le sifflement n'était pas toujours présent. Il pouvait s'écouler des semaines sans qu'il ne se fasse entendre. Et puis soudain, il reprenait, le tourmentant pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. Il aurait dû consulter depuis longtemps, mais il reportait toujours à plus tard. À soixante et un ans, on ne va pas volontiers chez le médecin.

« Martin ? »

Zollanger reconnut immédiatement la voix d'Udo Brenner. La raison de son appel était claire et il se contenta de demander :

« Où ça ? »

– Lichtenberg, lui répondit celui-ci.

– Un homme ou une femme ?

– Difficile à dire, apparemment. On nous demande de venir immédiatement. »

Zollanger s'était redressé dans son lit.

« Thomas et Sina sont déjà sur place, précisa Udo Brenner. Harald et Günther sont en route. Il n'y a que Roland que je n'ai pas encore réussi à joindre, mais sa femme m'a dit qu'elle allait le prévenir. »

Sa femme, pensa Zollanger. Roland Draeger ne s'en était-il pas séparé ? De toute évidence, un épisode de la vie de son plus jeune collègue lui avait échappé.

Cinq minutes plus tard, il était habillé et regagnait le garage souterrain de son immeuble. L'asphalte était mouillé mais il ne pleuvait pas lorsqu'il remonta la Bartningallee pour tourner ensuite dans la Altonaer. Huit minutes plus tard, il se gara dans la cour du commissariat de la Keithstraße.

En arrivant dans les bureaux de la 7^e brigade criminelle, il tomba sur Sina Haas et Thomas Krawczick qui avaient récupéré leurs armes de service et étaient prêts à partir. Harald Findeisen et Günther Brodt, les deux experts de la police scientifique, avaient emprunté le fourgon et étaient déjà sur la route. Udo Brenner était parti avec eux. Zollanger alla chercher son arme et fut enfin rejoint par Roland Draeger. L'équipe était désormais au complet. Ils échangèrent à peine quelques mots. Draeger et Krawczick prirent un véhicule de service, quant à Sina, elle monta dans la voiture de Zollanger. Celui-ci conduisait à vive allure sans toutefois actionner le gyrophare. Les rues étaient encore pratiquement vides. Les gens ne se rendraient pas au travail avant environ une heure.

« Tu connais les détails ? demanda-t-elle

– Juste que la victime est apparemment dans un sale état. Udo a dit qu'ils ne pouvaient même pas préciser s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme.

– Maintenant, ils sont fixés.

– Alors ?

– C'est une femme, dit Sina. Ou plutôt, ce qu'il en reste.

– Qui est sur place ?

– La PJ de Lichtenberg.

– On connaît les collègues ?

– Moi, pas. Karlow et Teschner. »

Zollanger haussa les épaules. « Jamais entendu parler. »

Sina poussa un bâillement et regarda par la fenêtre. Un petit groupe de fêtards sortait du night-club situé en face du Bundesrat. Les vitrines fortement éclairées de la Friedrichstraße défilaient sur leur passage. La voix d'Udo Brenner retentit dans le poste radio.

« On est sur place, chef. Je vous fais un rapport vite fait ? »

– Est-ce que ça urge ?

– Pas vraiment, rétorqua Brenner. Bizarre, mais pas urgent.

– Bon, alors attendez que j'arrive. »

Sina se tourna vers Zollanger. Celui-ci éteignit la radio.

« L'ennemi écoute toujours. Inutile de se leurrer. On aura la presse suffisamment tôt sur le dos. »

Douze minutes plus tard, ils arrivèrent sur les lieux. Brodt et Findeisen avaient garé le fourgon devant le bâtiment, à moitié sur le trottoir derrière les deux voitures de patrouille. Le véhicule de la Crim était garé à côté, en double file, et celui de Roland et Thomas sur le trottoir d'en face. Zollanger manœuvra pour se ranger sur la place libre, juste à côté.

Karlow et Teschner attendaient Zollanger à côté du fourgon. Les autres se tenaient à proximité et cessèrent leurs discussions à voix basse lorsque Zollanger et Sina les rejoignirent.

« Mieux vaut que vous alliez jeter un coup d'œil vous-mêmes, plutôt qu'on essaie de vous décrire le truc, dit Karlow.

– Où se trouve le corps ? » demanda Zollanger.

Karlow indiqua le bâtiment : « Là-haut. Au huitième étage.

– Vous y êtes allés tous les deux ?

– Non, juste moi, répondit Teschner. »

Harald Findeisen distribua des gants en latex et des protège-chaussures en plastique blanc. Günther Brodt, occupé à régler son appareil photo, alluma le flash. On entendit un léger couinement. Zollanger ouvrit un compartiment à l'intérieur du fourgon et en sortit une lampe de poche.

« Je vais faire un premier tour là-haut avec Harald et Günther, dit-il. Teschner, montrez-nous le chemin, s'il vous plaît. »

Il voulait d'abord se faire une idée de la situation. Une idée ! Ce Teschner aurait quand même pu l'avertir ! Ils avancèrent en

file indienne le long de la piste d'accès à la scène de crime. Les deux gars de la police judiciaire avaient bien réagi en choisissant un chemin asphalté où, de toute façon, on ne trouverait aucune trace. C'était déjà ça. Ils s'approchèrent de l'entrée principale par le côté. Le sol devant le bâtiment était en partie arraché. Avec un peu de chance, ils trouveraient peut-être des traces sur la terre meuble.

Tandis qu'il s'apprêtait à monter l'escalier, quelque chose se mit soudain à scintiller devant ses yeux. Zollanger s'immobilisa et dirigea le faisceau de sa lampe devant lui. Dans un silence absolu, des flocons de neige descendaient lentement vers le sol.

« Il y a deux escaliers, dit Karlow. On doit prendre celui situé à l'est. Par ici. »

2

Cela faisait déjà une heure qu'Elin attendait. Le banc de bois sur lequel elle était assise se faisait de plus en plus inconfortable, mais elle ne bougea pas. C'est bien des fonctionnaires, se dit-elle. Avec eux, c'est toujours la même chose. Que ce soit à la Sécu, à l'Agence pour l'emploi ou au service des étrangers, ils prennent tout leur temps. Pas étonnant, puisque le temps de ceux qui débarquent ici n'a aucune valeur à leurs yeux. Zéro. Apparemment, les flics ne faisaient pas exception à cette règle.

Elle avait rendez-vous à dix heures. Il était onze heures moins cinq et toujours aucun signe de cette Mme Wilkes qui était censée venir la chercher. Mme Wilkes. Elle s'en fichait pas mal de cette bonne femme. C'est avec Zollanger qu'elle avait rendez-vous. Le commissaire principal de la police criminelle. C'est lui qui avait les réponses à ses questions. Pas cette Wilkes.

Elin se leva pour se dégourdir les jambes. Le vigile enfermé dans sa petite guérite vitrée au pied de l'escalier leva un instant les yeux dans sa direction, puis replongea la tête dans son journal. Une petite ampoule verte accrochée au portique de détection de métaux clignotait sans arrêt de façon absurde. Elin regagna sa place.

Elle réfléchit pour la énième fois à ce qu'elle allait dire. Fallait-il commencer par la dernière visite d'Eric à Hambourg ? Décrire l'état bizarre dans lequel il se trouvait ? Non. Ça, ils le savaient déjà. En plus, ça collait parfaitement avec leur thèse du suicide. Eric était dépressif et endetté jusqu'au cou. CQFD.

Elle se mordit les lèvres et essaya de ne pas repenser à leur dernière rencontre. En vain. Elle le revoyait assis sur le matelas de sa chambre, dans son squat de la Hafenstrasse, comme si c'était hier. Amaigri, arborant une barbe de trois jours, il était survolté comme à son habitude, et pourtant, quelque chose en lui semblait avoir changé. Il lui racontait ses projets, ses yeux bleus brillant d'excitation. Ses trois téléphones portables étaient glissés dans des étuis en cuir accrochés à sa ceinture et son inséparable trousse dans laquelle étaient rangés de minuscules tournevis qu'il utilisait pour éventrer les PC était posée à côté de son sac à dos. Eric, c'était ça : trois portables et une poignée d'outils d'horloger. Et puis ses éternelles questions : pourquoi habitait-elle dans un quartier aussi pourri ? Pourquoi voulait-elle encore se battre pour la révolution sociale au lieu de sauter dans le train de la révolution technologique ? Aujourd'hui, la fin de l'exploitation du prolétariat passe par la subversion des systèmes d'exploitation informatiques. La nouvelle arme contre le système ce n'est plus le poing que l'on brandit, mais le code source que l'on fait sauter. Etc.

Il lui avait toujours tenu ce discours. Mais lors de sa dernière visite, quatre mois plus tôt, ses mots ne résonnaient plus que comme une bande enregistrée, une longue file de phrases préformatées recouvrant un profond silence. Pourtant, elle n'avait rien dit. Eric c'était Eric, point. Son grand frère. La seule personne au monde à laquelle elle tenait vraiment. C'était le petit garçon de onze ans qui se tenait à côté d'elle devant la tombe de leur mère, qui lui tenait la main et lui soufflait dans l'oreille qu'il ne l'abandonnerait jamais. L'enfant de douze ans qui lui expliquait que papa n'y était pour rien, qu'il n'était qu'un pauvre diable et que, par amour pour maman, il fallait lui pardonner. Le jeune homme de quinze ans qui ne l'avait pas trahie lorsqu'elle avait fugué, et celui de dix-huit qui lui avait sauvé la vie.

Pendant toutes ces années, Eric avait été le seul lien qui l'avait rattachée à cet autre monde. Le monde des mangeurs de viande et des utilisateurs de billets de banque. Le monde des mecs et des meufs. Des *c'est-comme-ça-et-pas-autrement* et des *j'y-peux-rien*.

Même si lui aussi en faisait partie, même si au fond, il était comme son père, avec ses histoires de nanas et son côté superficiel. Eric, c'était un jean de marque et un ordinateur portable. Son père, une chemise griffée et un appareil photo. Son père. Edmund Hilger. Le top des photographes de mode hambourgeois. À vingt-trois ans, il faisait déjà la couverture de *Vogue*. À vingt-quatre, il épousait Marie Svensson, une reine de beauté suédoise arrivée deuxième au concours. Après l'avoir photographiée, il l'avait mise enceinte, puis épousée, et lui avait littéralement brisé le cœur. Sinon, comment expliquer qu'une femme de trente-trois ans, belle comme une fleur et éclatante de santé, attrape un cancer, si ce n'est à cause de l'ego démesuré et de la duplicité de son photographe de mari ? Oui, c'est vrai, Eric n'était pas exempt de défauts. Mais il y avait aussi en lui quelque chose de Marie Svensson, une certaine humanité, un cœur ou une âme, peu importe le nom qu'on lui donnait, et dont Edmund Hilger était totalement dépourvu.

Mais fallait-il qu'elle raconte tout cela à ce commissaire ? L'histoire de sa famille, celle d'Eric ? Décès précoce de la mère. Relation au père inexistante. Enfant des rues des années durant et aujourd'hui militante d'Attac à Hambourg. Squatteuse. Végétarienne convaincue. Frère informaticien. Vie ratée. CQFD : suicide.

« Madame Hilger ? »

Elin n'avait pas vu venir la femme. Elle se leva. La femme fit sans raison un pas en arrière. Elin la toisa avec dédain. Elle sentait le regard de la fonctionnaire qui la passait au crible. Le petit *bindi* entre ses sourcils ! Ses cheveux blonds coupés courts. Sa veste en cuir.

« Je suis madame Wilkes, dit à présent la femme. Désolée, mais M. Zollanger ne peut pas vous recevoir aujourd'hui. Il a été appelé sur une affaire. Je dois vous demander de revenir un autre jour.

– Un autre jour ? Quand ?

– Il faut que vous preniez à nouveau rendez-vous. Vous pouvez peut-être appeler lundi.

– Mais ça fait dix jours que j’attends ce rendez-vous !

– Je ne dis pas le contraire, mais malheureusement nous ne choisissons pas le moment où les crimes sont commis à Berlin. De quoi s’agit-il ? »

Elin avait du mal à se contrôler. Lundi. Dans trois jours. Elle avait fait des plans pour le week-end. Des plans dont elle aurait justement voulu parler avec ce flic.

« De mon frère. Eric Hilger. Voici le numéro du dossier. »

Elle tendit un morceau de papier à la femme. Celle-ci l’examina d’un air perplexe.

« Je ne comprends vraiment pas pourquoi il a accepté de vous recevoir. Il ne peut pas s’entretenir avec vous de questions qui relèvent de l’instruction, quelles qu’elles soient.

– Mais c’est lui qui a enquêté sur la mort de mon frère. Pourquoi ne pourrait-il pas me parler ?

– Parce qu’il n’y est pas autorisé. Vous devez vous adresser au parquet, ou plus exactement, à votre avocat. »

Elin inspira profondément avant de reprendre la parole.

« Le parquet n’était pas présent dans la forêt de Tegel, à ce que je sache.

– Madame Hilger, je ne peux pas vous le dire. Je sais juste que...

– Moi je peux vous le dire. Il n’y avait aucun procureur sur place lorsqu’on a découvert le corps de mon frère. Pas de médecin légiste non plus. Parce que dès le début, la police a soutenu la thèse du suicide. Deux agents de police en patrouille l’ont tout simplement détaché et l’ont conduit à la morgue. Il n’y a pas eu de véritable enquête. »

Mme Wilkes secoua la tête.

« Pour cela, vous devez vous adresser au parquet, mademoiselle. Le commissaire principal Zollanger ne vous recevra pas. Je peux vous le garantir. Au revoir. »

Elin regarda la femme s’éloigner. Son cœur battait à tout rompre. Au bout d’un moment, elle s’aperçut qu’elle avait chiffonné l’enveloppe qu’elle tenait dans la main. Elle la lissa tant bien que mal et la glissa dans son sac à dos qu’elle jeta sur son épaule avec colère, puis elle quitta le bâtiment.

La neige avait redoublé d'intensité. Les trottoirs étaient immaculés. Les voitures roulaient au pas. Sur la bicyclette d'Elin, des petits tas de neige s'étaient formés. Elle essuya la selle, défit l'antivol et partit en direction du canal.

Tanja Wilkes l'avait observée par la fenêtre alors qu'elle quittait le bâtiment. À vélo ! Par un temps pareil ! Elle rédigea une note à l'attention du commissaire principal et oublia l'incident.

Réf : votre rendez-vous de 10h aujourd'hui avec Elin Hilger, sœur du défunt Eric Hilger (suicide/Dossier I Just. 3412/OI). Reçu Mme Hilger à 11h08 en votre absence et renvoyée au parquet. Ne se représentera sans doute pas. Wilkes

3

Zollanger s'était retiré au septième étage pour fumer une cigarette. Mais même là, cette chose le poursuivait. Il l'avait devant les yeux, quel que soit l'endroit où il posait le regard. Il revoyait la façon dont cette saloperie était posée là-haut, sur le sol, bien éclairée, comme une putain d'œuvre d'art. De l'endroit où il se trouvait, il entendait parfaitement ses collègues à l'étage supérieur qui s'interpellaient ou déplaçaient du matériel. Findeisen était avec eux pour prendre les dernières photos. Draeger classait les empreintes qu'il avait relevées.

Zollanger avait ouvert sa blouse blanche et retiré ses gants. Dommage que les combinaisons ne recouvrent pas aussi les yeux, se disait-il. Quatre heures après son arrivée, ce qu'il avait vu le perturbait encore. Il avait même l'impression que cette chose monstrueuse le poursuivait à travers les couches de béton armé.

Il regarda la neige qui tombait et tira une bouffée de sa cigarette. Sept étages plus bas s'étendait le quartier berlinois de Lichtenberg. Mais à travers la neige, il était difficile d'apercevoir quoi que ce soit. On reconnaissait à peine la silhouette des tours de la Frankfurter Tor. La tour d'Alexanderplatz, quant à elle, avait complètement disparu. Dommage qu'il ne se soit pas mis à neiger plus tôt, ça aurait été un avantage. Ceux qui avaient déposé leur machin ici auraient au moins laissé des traces de pas. Mais maintenant, la neige était plutôt un problème qu'autre chose.

Il s'aperçut que quelqu'un l'avait rejoint. C'était Udo Brenner.

« T'en veux une ? demanda Zollanger en essayant d'extraire de la poche de son manteau un paquet de cigarettes Club.

– Vu l'heure, je préfère un bon café.

– En bas, il y a un thermos.

– Sans ascenseur, non merci. »

À cinquante-trois ans, tu ne vas pas me dire que ça te dérange, pensa Zollanger, mais il s'abstint de tout commentaire.

« Pourquoi au huitième ? demanda-t-il à la place.

– C'est le seul truc qui t'étonne ? » rétorqua Udo.

Zollanger laissa tomber sa cigarette sur le sol de béton rugueux, l'écrasa du pied et enfonça ses mains gelées dans les poches de son manteau. Brenner avait raison. Avant le petit-déjeuner, les cigarettes n'ont pas bon goût. Pas même ces bonnes vieilles cigarettes de l'Est.

« Je me demande juste pourquoi ces types ont traîné ce truc jusqu'au huitième étage. Pourquoi pas au dixième ou au troisième ? Tous les étages se ressemblent ici. Pas de murs. Pas de fenêtres. Juste le gros œuvre. Le troisième étage n'aurait-il pas aussi bien fait l'affaire ? »

Brenner haussa les épaules. « Parce que d'après toi ils étaient plusieurs ? »

Findeisen était-il encore en train de prendre des photos ? Le numérique, pensa Zollanger. Lui avait grandi dans un monde différent, un monde de pénurie où l'on réfléchissait à deux fois avant d'appuyer sur le déclencheur. On ne mitraillait pas à tout-va. À quoi ça sert d'avoir des centaines de photos d'un torse ?

« En tout cas, c'était sûrement pas des femmes.

– Pourquoi ça ?

– Les femmes ne font pas des saloperies pareilles. En plus, ce truc pèse bien quarante kilos.

– Valise à roulettes, rétorqua Brenner. Aujourd'hui, cela ne pose aucun problème.

– C'est vrai. T'as encore raison. Un jeu d'enfant.

– Tu ne fais pas assez confiance aux femmes, Martin. »

Zollanger ne répondit pas. En bas, dans la rue, une fourgonnette vert foncé avançait péniblement. L'inscription sur le côté

n'était pas lisible à cette distance, mais Zollanger savait bien ce qui était écrit : *Institut de médecine légale du Land de Berlin*. Le véhicule longea la Siegfriedstraße, sa carrosserie vert foncé bien visible à travers les flocons de neige qui commençaient à se raréfier, et alla se ranger à côté des deux voitures de patrouille. En dépit du mauvais temps, un petit groupe de badauds s'était formé, qui leur lançaient régulièrement des regards curieux.

« Ils vont finir par attraper un torticolis là en bas, grommela Brenner. Qu'est-ce qu'ils attendent, bordel ? Un son et lumière ? »

Le portable de Zollanger se mit à sonner.

« Allô ? »

– Frieser à l'appareil. Ça se présente comment ?

– On a presque terminé. Mais on n'a pas trouvé grand-chose. L'appel provenait d'une cabine téléphonique située au coin de la Siegfried et de la Bornitzstraße. Une voix d'homme.

– Un appel anonyme ?

– Oui. L'immeuble est sur le point d'être démolì. Apparemment, il y a pas mal de sans-abri qui traînent par ici et qui parfois passent la nuit dans le bâtiment. On a trouvé des tas de détritùs qui nous mettront peut-être sur une piste. Vu la façon dont le truc était arrangé, il aurait fallu être aveugle pour ne pas le voir.

– Vous avez fouillé la cabine téléphonique ?

– Il y a au moins autant d'empreintes digitales sur le combiné que d'habitants dans le quartier. On a aussi trouvé un préservatif. Usagé. On l'a mis de côté.

– Bravo ! Dans cette ville, c'est plutôt l'absence de préservatifs usagés qui éveille l'attention, vous ne croyez pas ? À part ça, rien d'autre à signaler ?

– Non. Mis à part un torse féminin sur lequel quelqu'un a empalé une tête de chèvre, rien à signaler. »

Le procureur marqua un silence.

« Je demande, c'est tout, ajouta-t-il. Est-ce que Weyrich s'est déjà prononcé ? Y a-t-il la moindre piste qui nous permette d'avancer ? »

– D'après lui, le corps de la victime était congelé au moment où il a été scié. Il ne pourra donner plus de précisions qu'une fois

que le torse aura été transporté à l'Institut. Leur fourgonnette vient tout juste d'arriver. Weyrich est dans le fourgon de la PJ. Il boit son café. Vous voulez lui parler avant qu'il ne reparte pour l'Invalidenstrasse ?

– Ce n'est pas nécessaire. De toute façon, on se retrouve tous là-bas tout à l'heure. Vous comptez partir quand ?

– D'ici une demi-heure, j'espère. Deux de nos hommes sont encore en train d'interroger les habitants du quartier pour savoir si quelqu'un n'aurait pas vu quelque chose. Dès qu'ils auront embarqué le torse, on lève le camp.

– Donc pour le moment, aucune piste ne permettant d'orienter l'enquête ?

– Je viens de vous le dire. À part un tronc de femme coiffé d'une tête de chèvre, nous n'avons pas grand-chose à nous mettre sous la dent. »

Brenner leva les yeux au ciel, mais se retint de tout commenter. Les procureurs étaient bien tous les mêmes !

« Qu'est-ce qu'on dit à la presse si jamais ils nous demandent quelque chose ? s'enquit Zollanger en collant son oreille à l'appareil pour entendre la réponse. Frieser mit quelques secondes à répondre.

« Pour l'instant, rien. Pas un mot. On attend le rapport de Weyrich. Jusque-là, motus et bouche cousue. À tout à l'heure.

– Quand il a raison, il n'a pas tort », fit remarquer Zollanger. Ils remontèrent au huitième étage. Derrière eux, ils pouvaient entendre les pas des gars du service de médecine légale. Le machin n'avait pas bougé. Zollanger s'approcha lentement.

Lorsqu'ils avaient découvert le tronc ce matin, celui-ci était appuyé contre l'un des piliers de béton du HLM. Maintenant, il était posé sur une bâche en plastique clair. On pouvait nettement distinguer les endroits qui avaient été sectionnés en haut des cuisses, de même que l'on pouvait dire avec certitude qu'il s'agissait d'un tronc de femme. Mises à part les plaies affreuses, visibles à l'endroit où l'on avait coupé les membres, le tronc ne présentait aucune trace de blessure. Ni au niveau du sexe, ni au niveau de la poitrine. Aucune trace de violence. Cette

constatation soulagea quelque peu Zollanger. C'était toujours ça de pris. Pas de mutilation des parties génitales. Aucune trace de torture ou autres sévices. Mais était-ce bien certain ? Le pire restait peut-être encore à découvrir ?

Quel âge pouvait bien avoir cette femme ? Entre vingt-cinq et trente-cinq ans, avait dit spontanément Weyrich. Et il en connaissait un rayon. Mais en quoi cela pouvait-il l'aider, lui ? Le regard de Zollanger glissa du torse vers l'endroit où s'arrêtait toute logique et où toute expérience devenait superflue. Weyrich avait légèrement repoussé vers l'arrière la tête de chèvre qui trônait à la place du visage, afin de dégager la fixation. Zollanger s'accroupit et regarda, par en dessous, à l'intérieur du crâne de l'animal sacrifié. Il pouvait distinguer des vertèbres, un morceau de la trachée-artère, l'os lingual et, au milieu, une tige filetée en métal qui descendait depuis le haut du crâne jusqu'à l'intérieur du torse où elle s'enfonçait profondément. Une banale tige de métal, comme celles que l'on peut acheter dans n'importe quel magasin de bricolage. Les pans de tissu dans lesquels le torse était drapé, avaient déjà été rangés dans des sacs en plastique. Zollanger examina les sacs qui contenaient pour l'un, un tissu bleu foncé, pour l'autre, une étoffe dorée.

Deux hommes portant une civière en fer-blanc apparurent en haut de l'escalier. Zollanger se releva et s'écarta du torse. Dans un bruissement de plastique, les deux hommes replièrent la bâche sur le tronc de façon à le recouvrir et soulevèrent avec effort le paquet ainsi formé pour le déposer sur la civière.

Zollanger lança un bref regard à Brenner. Celui-ci se contenta de hocher la tête. Il était de toute évidence du même avis que lui.

Ça, dans une valise à roulettes ?

Après avoir attendu quelques minutes, Zollanger et Brenner emboîtèrent le pas aux deux hommes et descendirent à leur tour les escaliers. Lorsqu'ils atteignirent le rez-de-chaussée, Sina Haas vint à leur rencontre avec deux gobelets de café fumant.

« Merci Sina. C'est gentil.

– Pas de quoi, chef. Buvez vite, avant que cela se transforme en neige fondue. »

Sina était la nouvelle recrue la plus agréable de ces dernières années, se dit Zollanger. Une femme comme il les aimait : charmante sans être coquette. Elle venait de Dresde où elle avait commencé des études de psychologie qu'elle avait été contrainte d'interrompre par manque d'argent. C'était une jeune femme ambitieuse, et grâce à ses connaissances de l'âme humaine, elle faisait preuve d'une grande créativité dans l'analyse des affaires. Elle n'avait que deux défauts à ses yeux : être d'environ trente ans sa cadette et avoir épousé un jeune pédopsychiatre, beau garçon et sympathique de surcroît.

Le portable de Zollanger sonna à nouveau.

« Allô ?

– C'est encore moi, Frieser.

– Qu'y a-t-il ?

– Vous êtes encore à Lichtenberg ?

– Oui, mais nous sommes sur le point de partir pour aller au bureau.

– Rendez-vous immédiatement à Tempelhof. Borsigzeile, numéro 44.

– Monsieur le procureur, nous avons quatre heures d'épluchage de site sur le dos.

– Je sais, je sais, mais c'est justement pour cette raison qu'il faut que vous vous dépêchiez. On vient encore de découvrir un engin du même acabit.

– Quoi ?

– En tout cas, c'est ce qu'il semblerait. Je répète : Borsigzeile 44. C'est un night-club qui s'appelle *Trieb-Werk*. »

Udo Brenner et Sina Haas regardaient Zollanger d'un air interrogateur.

« Que se passe-t-il ? demanda Sina.

– C'était Frieser. Ils ont encore découvert quelque chose. À Tempelhof. » Zollanger ouvrit la portière de la voiture. « Udo, préviens Weyrich. Qu'il nous suive avec ses hommes. »